

Apocalypse fantástico

Sur le panneau routier en direction de l'aéroport, j'ai vu le dessin d'un avion qui ressemblait mystérieusement à un maquereau volant ; j'ai imaginé qu'il avait été dessiné par un géomètre de la mairie, un pauvre bougre qui avait griffonné sur l'emballage de son sandwich la maquette définitive à envoyer à l'imprimeur ; ou peut-être le malheureux l'avait-il copié sur les panneaux d'autres pays, ou, plus probablement, d'autres planètes où les avions pouvaient voler et sombrer en mer à leur guise.

Je voyageais à côté d'une vieille Ukrainienne, de deux gamines, de l'homme-loup et d'une famille d'Égyptiens ; tous s'en allaient, loin, peut-être à la rencontre d'un ouragan.

Nous avons dû passer devant les maisons laides construites dans les années soixante, une époque où les architectes jouissaient d'une immunité planétaire et étaient tout-puissants, une époque où l'Italie était pleine d'espace vide et où personne ne savait comment le remplir, pourvu que le néant fût anéanti — « mieux vaut laid que de l'herbe », pensaient-ils —, une époque où tout le monde demandait à Dieu de lui ouvrir une cachette hors de la nature.

On s'éprend davantage d'un artifice laid que d'un beau morceau de merde.

La Nature anarchique nous effraie plus que la laideur aseptisée, alors nous construisons des choses laides qui nous rassurent.

L'immortalité de la nature, son être-là toujours et pour toujours, sa manière de manger l'asphalte avec les racines des arbres, sa force destructrice et génératrice qui alimente l'univers, nous met mal à l'aise ; mais c'est le malaise de se sentir passagers sur cette terre, la conscience que la nature, tôt ou tard, nous reprendra avec elle...

[La suite dans le PDF, 13 pages]

Luca Motolese · Lisbona 2016

motolese.com — Texte original en italien